

FICHE D'UNE OEUVRE

Journal d'un manœuvre de Thierry Metz

1-. Les enjeux contextualisés de l'œuvre

- Un genre particulier : une écriture autobiographique poétique en prose à la frontière du journal de bord et du journal intime.
- Témoignage d'un manœuvre-poète sous la forme d'un calendrier du rythme et des cadences de la rénovation d'une ancienne fabrique de chaussures en résidence de luxe (16 juin – 20 novembre).
- Un hommage aux travailleurs qui réalisent des travaux souvent très pénibles et qui font œuvre de leurs mains : une écriture pour éclairer le réel.
- Méditation qui prend appui sur les gestes répétés du chantier, sur l'existence et la condition humaine.
- « Mémoire » d'un passage sur un chantier et son quotidien par la transmission du beau et du poétique.
- Lien avec le programme limitatif :
 - *Une œuvre qui interroge une « manière de vivre le temps » par un manœuvre « soumis aux cadences infernales » de la rénovation d'un chantier et plus généralement au rythme d'une vie intérimaire,*
 - *Comment passer de l'inéluctable temporalité de la condition humaine à l'appropriation du temps, qui devient « mon » temps ?*
 - *Comment « prendre » du temps, ce qui signifierait, au lieu de le subir, de se l'approprier ?*

2-. Axes de lecture

- Le temps du chantier et le temps de l'écriture : mise en lien dialectique des deux cadences.
- Le génie civil (la pelle, la pioche, le marteau-piqueur) et le génie poétique (le crayon, l'écriture).
- L'évocation de temps rythmés, cadencés : le temps du travail sur le chantier, le temps de l'écriture poétique, le temps de la fraternité, le temps des midis, le temps des week-ends, le temps des enfants, le temps de l'amour...
- Le témoignage par l'écriture poétique : l'œuvre comme une trace d'un travail, d'un vécu, de ressentis.
- Temps subi et temps choisi.
- Les différents temps vécus par le manœuvre.

3-. Problématiques possibles

- En quoi l'écriture poétique aide-t-elle à supporter le rythme et les cadences du chantier ?
- Comment la cadence du chantier rythme-t-elle la cadence de l'écriture ?
- Comment le manœuvre s'évade-t-il du chantier ? Par quels moyens ?
- Le temps des autres : un temps pour soi ?
- Faut-il nécessairement être seul pour avoir du temps pour soi ?
- Ecrire, se raconter, se dire : est-ce prendre du temps pour soi ?
- En quoi cette œuvre est-elle le témoignage poétique de la vie d'un manœuvre ?
- Comment le journal de T. Metz permet-il une réflexion sur notre propre rapport au temps ?

4- **Activités possibles**

- La création/rédaction d'un journal poétique de futur(e) bachelier(e),
- La création/rédaction d'un rapport de stage poétique,
- La création/rédaction d'un journal en prose des mots du futur métier de l'élève,
- La rédaction d'un carnet de lecteur axé sur les ressentis de l'élève et sur les images convoquées par l'écriture symbolique de T. Metz (cf. Anne Vibert) : lexique ornithologique, lexique céleste, lexique minéral, lexique végétal, lexique des outils de travail, lexique des outils du poète,
- Activité de lecture expressive de différents passages favorisant le débat interprétatif (pages 47 et 72 par exemple)
- Activité de lecture analytique autour des verbes du chantier (pages 15, 16, 17, 20, 22)
- Activité de lecture analytique autour des rythmes, des cadences et de la notion de « passage » :
 - *temps de la fiction du gros œuvre* (« le travail de fouille » p. 15, 26, 52 ; « le travail de construction » p. 65, 84, 94, 100, 103, « l'achèvement du gros œuvre » : p. 113, 117, 122, 124) ;
 - *temps de l'écriture de l'œuvre poétique*,
- Activité d'écriture imaginative à la manière de T. Metz « mon travail », « mes outils » (page 63)
- Réalisation d'une première de couverture interprétative sous la forme d'un collage.

5- **Passages : voir en annexes**

6- **Prolongements en vue d'un corpus**

- J. Ponthus, *A la ligne – Feuilletts d'usine*, 2019 (recueil poétique)
- A. Chedid, *Rythmes*, 2003 (recueil poétique)
- J. Prévert, *Paroles*, 1946 ainsi que ses collages
- Mathias Gokalp, *L'établi*, 2023 (film adapté du roman de Robert Linhart)
- Jean Echenoz, *Courir*, 2008
- Boris Vian, *L'Écume des jours*, 1946 (Chick à l'usine ; Colin fabrique des canons)
- E. Degas, *Les raboteurs de parquet* (1875) ; *La repasseuse* (1869) ; *Les repasseuses* (1884)

➤ Activité de lecture expressive

3 juillet. — La pioche est moins bavarde le vendredi. On sent dans les reins qu'on a porté du poids toute la semaine. On sent qu'on approche. Ce sont les derniers mètres avant la halte, avant de retrouver le livre d'images dans le poing fermé du dormeur.

Travail de passeur. D'une rive à l'autre, sur le radeau d'une parole donnée mais aussi d'un ordre. Aucune marchandise ; des pierres, des gravats, de la terre, tout un sous-sol qu'éclaire le moindre geste, qui le transmet de manœuvre à manœuvre.

J'aime à croire qu'un jour, peut-être, un dieu sans nom s'assoira sur ce petit tas de terre, prendra place dans la tombe éclairée de mes gestes, avec les mots de tous les jours, simples passe-reaux. Il soufflera un instant puis repartira vers ce qui a lieu, dans les déserts où sont les hommes et leurs chantiers.

« Vendredi ! »

Ce sera son nom.

47

23 juillet. — Quelques hommes, des outils, des matériaux : le cercle est tracé, la ronde commence. D'abord dans le sens de l'outil, du gouvernail ; puis dans celui de l'homme, du navigateur. Mais l'île n'existe pas encore sur la carte, nul parmi nous ne peut crier : « Terre ! » La vigie qui nous égare a dressé un bûcher, là-haut, dans sa nacelle. Mais n'est-ce pas lui que nous avons choisi pour faire signe à notre place. Nos voix sont la sienne, notre absence n'a plus que ses mots pour veiller.

La terre que cherche le manœuvre l'enferme dans une aventure qui efface sa personne, le laisse nu dans sa parole. Une éclipse a lieu, pendant laquelle il n'a que ses plans, en bas, et ceux de l'architecte, en haut, pour avancer.

Le manœuvre n'est qu'une trace. Qu'il suit.

Toutes ses images se consomment dans ce mot.

72

➤ Activité d'étude de la langue autour des verbes du chantier

16 juin. — L'agence de travail temporaire m'a trouvé un emploi dans une coopérative ouvrière. Huit heures par jour. Salaire minimum.

Après les abattoirs, l'usine, je retourne dans le bâtiment.

Le chantier se trouve dans une petite rue à sens unique. On va transformer une fabrique de chaussures en résidence de luxe. Il ne reste que les murs. L'intérieur est vide, ni plancher ni cloison. C'est vieux. Il faut tout refaire : consolider les fondations existantes, ouvrir les entrées des garages, poser les planchers, bâtir la cage d'ascenseur, coffrer l'escalier. Tout. On a du travail.

Comment est-il venu celui-là ? par quel chemin, quelle autoroute ? Qui l'a amené ? L'eau ? Le vent ?

Comment savoir ?

Il marche, il va. D'un chantier à l'autre, d'un lever à un coucher. Dans un pays d'alignements et de carrefours.

Une seule direction : rejoindre le maître d'œuvre. Le gisant. Et construire autour de sa pierre.

Une pelle, une pioche. Le manœuvre doit chercher avec ça, faire le tour, se perdre...

Un débutant : voilà ce qu'il est. Sa mémoire n'est qu'un filet d'eau, une source qui ignore le fleuve.

Ses mouvements sont simples : ceux d'un oiseau. Il monte, il descend, il ramasse des brindilles, de la paille, des écorces. Le tout-venant.

Pour cerner le domaine qui s'étend autour de son nom, il lui faut tracer un cercle avec ce qu'on lui donne : de la terre, des décombres, des pierres, des ordres, des morceaux de craie, des attentes, des fatigues...

De quoi méditer un jour. Pas plus.

15

16

17

Mes premiers gestes ici : creuser la terre. Ouvrir une fosse. Et disparaître. Quotidien du manœuvre : tant qu'il n'a pas trouvé l'arc-en-ciel de son livre, il doit creuser. S'enfermer avec ses graines.

Sinon comment méditer la mort et l'arbre ?

Peu importe que son travail soit rebutant ; l'érosion du dolmen est plus active que les ruissellements de l'instant. Et ici les deux se rejoignent.

Le manœuvre, le maçon : projet fourchu.

Comme nos mains.

Creuser.

Pelleter.

Un enfant comprendrait. Mais il y a les hommes qui cherchent quelque chose...

Personne ne sait pourquoi.

➤ Activité de lecture analytique : temps de la fiction du gros œuvre/ temps de l'écriture du recueil

1. « Le travail de fouille »

16 juin. — L'agence de travail temporaire m'a trouvé un emploi dans une coopérative ouvrière. Huit heures par jour. Salaire minimum.

Après les abattoirs, l'usine, je retourne dans le bâtiment.

Le chantier se trouve dans une petite rue à sens unique. On va transformer une fabrique de chaussures en résidence de luxe. Il ne reste que les murs. L'intérieur est vide, ni plancher ni cloison. C'est vieux. Il faut tout refaire : consolider les fondations existantes, ouvrir les entrées des garages, poser les planchers, bâtir la cage d'ascenseur, coffrer l'escalier. Tout. On a du travail.

15

18 juin. — L'absence va durer. Sortir la terre est la première chose. L'évacuer. Mes gestes n'en désignent pas plus. Ne désignent que la terre. Et plus haut l'habitable. Ce qu'indique le manœuvre est inscrit dans ce qu'il montre. Besognes, dit-on. Sale boulot. Sans doute mais ici, dans l'à-peu-près, nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose.

26

6 juillet. — Près de cent mètres cubes de terre sont déjà sortis du chantier, presque autant de béton y sont entrés. Vendredi on aura terminé ce travail de fouille mais il reste à démolir deux murs de refend. Pas question de les tomber d'un coup ; les murs s'ouvrant en voûte, il faut récupérer les pierres des cintres et des jambages. On les a numérotées à la craie.

Pour ce travail de démolition on a besoin d'échafaudages. Un camion de l'entreprise nous en a livré ce matin. Une vraie tour Eiffel de barres, montants, garde-corps et les planches : une énorme brassée. J'aime bien les échafaudages ; en rêvant un peu, en se laissant aller, on peut s'y perdre, s'oublier. Plus ils sont hauts, plus les instants de vertige communiquent avec le présent, avec les mots d'en bas qui sont à l'origine du feu, du travail. Ce que dit un homme là-haut est fumée. Signe. Vrai souffle : sa voix ne fait qu'attiser.

52

2. « Le travail de construction »

15 juillet. — Le travail de fouille est presque achevé. On est arrivé à un croisement : le chantier de terre va devenir le chantier des pierres, des parpaings, des « agglos » comme on dit ici. Le temps de changer d'outil, d'assurer nos prises, de refaire nos provisions : une montée nous attend, une voie d'escalade.

Une pioche m'a servi jusqu'à ce passage. Une pioche ou un bâton, je ne sais pas. Plutôt un bout de bois mais à l'étrange pouvoir : capable de mener un homme jusqu'à la cassure et de lui montrer des hommes dans cette cassure ! Un vertige mais qui soulève au lieu de faire tomber. Et là-haut : c'est le gouffre. On aperçoit ce que font les hommes mais reflété, déformé. Il faut vraiment du temps pour comprendre que c'est le fer cintré de la pioche qui nous reflète, que nous sommes sous une arche.

65

4 août. — On a posé vingt-sept poutrelles de six mètres. Dans la journée. D'une traite. Sans regarder la montre. Sans penser que c'était lourd et difficile. Sans le dire. Sans compter.

Nous nous sommes avancés loin dans le chantier. Mais ce soir on a des enclumes au bout des bras. Nos visages en disent long. Impossible de cacher le dormeur qui s'accroche à nous.

Tout ce que nous pouvons faire maintenant : c'est bâtir une chambre autour de lui. Pour l'écouter. Pour finir ce que nous avons commencé là-bas. Sans lui.

C'est le peu qui nous reste.

Un souffle.

Une image.

C'est pour cela qu'on est venu nous chercher.

84

Lundi 10 août. — Tout de suite en arrivant : une gâchée de chaux Un sac Soixante pelles de sable Puis : du béton cinq sacs pour finir le plancher La matinée passe vite De mains en mains Jusqu'à midi Après commencent des heures plus lentes intarissables

Provisions d'un jour.

94

13 août. — Marteau-piqueur toute la matinée Erreur de niveau On n'entend plus rien. Même plus le bruit.

.....

Après-midi : mortier briques On bâtit les cloisons Antoine s'occupe du ferrailage des piliers Je perce une porte dans un des murs de refend Beaucoup de décombres de pierres J'étauçonne l'ouverture avec Ahmed Le chef passe re- garde rectifie.

.....

Plus loin : le repas. Le récit.

Quelques mots.

Les premiers depuis ce matin.

100

14 août. — Coffrage des piliers Béton Jambages de la porte Deux gâchées de chaux pour Alain et Manuel Départ de Rodriguez pour un autre chantier : une cité H.L.M.

Dehors : une circulation, des gens en vacances, des gens de la ville — du vague. On ne voit rien. On ne sait pas.

.....

Parler du soleil est plus sûr.

103

3. « L'achèvement du gros œuvre »

21 août. — Achèvement du premier étage. On va pouvoir poser le deuxième plancher. Les éléments sont arrivés ce matin : poutrelles et hourdis. Mais on attend la grue pour commencer. Lundi.

1^{er} septembre. — Ils discutent en bas : le chef, le patron, l'architecte et d'autres personnes. Ils ont étalé un plan sur le capot d'une voiture. On n'entend pas ce qu'ils disent mais on devine : des chiffres et encore des chiffres. Nous on continue là-haut : on pose les balcons. Manuel qui pilote la grue fait entrer tout le possible par les fenêtres.

On aura fini dans les temps.
Voilà.
C'est tout ce qu'on peut dire.
Ici.

113

20 novembre. — Le gros œuvre est terminé. On n'a plus qu'à ranger les outils dans la baraque et partir.

Demain on commence autre chose.

117

122

➤ Atelier d'écriture imaginative à la manière de T. Metz : « mon travail », « mes outils »

13 juillet. — Un homme, une caisse à outils. Antoine est arrivé ce matin : une vraie plume mais ni maigre ni chétif. Énergique, vif. En un rien de temps, il s'est fabriqué une sorte d'établi le long de la palissade. Son travail : tresser les ferrailles, semelles, piliers, linteaux, préparer les coffrages. Il a du métier, comme on dit. Et des mains de sourcier, de derviche ; ça va vite, ça s'éclaire d'un coup. Ses outils : un jeu de griffes pour tordre les fers, des pinces coupantes, une petite et une grosse cisaille.

Dans l'après-midi, Ahmed et moi l'avons aidé à plier les barres de 16, grosses comme le pouce. Pourquoi, soudain, en plein effort, ce rire fou, ce rire qui nous montait des mains comme un oiseau grimpeur ? Impossible de continuer, c'était là, dans l'air, à hauteur des visages : une aile.

Ascendante, jusqu'au soir.